

# Réhabilitation de la colère ?

Dans un dictionnaire de philosophie — dont la publication datée de 2011 est présentée comme une « *version revue, complétée et actualisée de l'édition de 1964* » —, on peut lire, au mot colère, une définition quelque peu faramineuse. En effet, la colère y est décrite comme « **une excitation affective de tendance agressive** ». Je lis, avec attention, cette définition. Et je me demande si, dans cet intervalle de presque cinquante ans, la colère a pu, elle aussi, être revue, complétée et actualisée.

Pour être intègre, je dois avouer que j'ai toujours cultivé, presque inconsciemment, un étonnement naïf et volontaire afin de préserver l'intuition selon laquelle il y a de saines et légitimes colères. J'irais jusqu'à défendre l'idée qu'il est prudent de savoir rester en éveil et même — dans certains cas — en alerte permanente, pour maintenir la possible et salvatrice intervention de la juste colère ; car, pour moi, il y a de justes et légitimes colères. Il faut les réhabiliter.

Or, dans ledit dictionnaire, ce prélude définitionnel est rédigé à l'aide d'une police épaisse chargée de signaler que l'essentiel est ainsi posé. S'en suit un assez long développement où le pas d'écriture est normal. On est donc maintenant dans l'exposé explicatif et l'argumentation discursive propose quelques exemples à la clef. Je cite : « *On distingue les colères rouges, qui s'expriment spontanément dans des gestes et des cris, et les colères blanches, réfléchies, contenues, qui, chez l'enfant, peuvent conduire à la syncope. La colère est souvent une réaction de fuite devant les responsabilités : lorsqu'un individu est psychologiquement incapable de trancher un problème pratique (par exemple, doit-il sauver un ami qui est devenu un voleur poursuivi par la police ?), il se mettra en colère devant la « situation » ; ou bien, si un individu est convaincu d'avoir tort, mais ne peut pas s'adapter à l'« idée » d'avoir tort et à la situation qu'elle entraîne, il se met en colère, etc. La colère est donc, en fait, une conduite d'échec.* »

Prodigieux ! Et c'est sans appel : il faudrait être stupide au dernier degré pour ne pas comprendre que la colère est subtilement définie afin d'être jugée, autant à terme qu'à son origine, comme totalement négative. Rien n'est plus condamnable que la colère ! Et la sentence tombe sans la moindre atténuation : la colère est une conduite d'échec ! Les antonymes de l'échec sont rappelons-le : l'accomplissement, l'avantage, le bonheur, la conquête, la réussite, le succès, la victoire, l'aboutissement. Bref, rouge ou blanche la colère est une tare... un défaut définitif, une défaite !

Pour justifier ces assertions, on nous conduit progressivement de la tendance agressive à la systématisme d'une réaction

intempestive. Ainsi, et conséquemment, le coléreux est condamné à décliner la perte de responsabilité sur les deux modes d'une psychologie pathétique : soit par l'impuissante capacité de résister à la colère, soit par l'usage de cette arme de malhonnête homme qu'est la mauvaise foi chez celui qui ne veut pas admettre ses torts ; et le tout s'opère sans vergogne.

On transite presque du fait au droit : le droit de condamner sans appel et sans le moindre état d'âme, en deux temps trois mouvements comme procèdent, dans bien des cas, la sophistique et la rhétorique truffées de tropes paralogiques. Je pourrais être frappé de stupéfaction si une sourde et sereine colère — noire de préférence —, ne m'évitait toute paralysie de l'esprit. Devant cette partielle mise en accusation de la colère, comment ne pas trouver la démarche intempestive, et la situation déplorable, voire peu loyale et pitoyable ? Pourtant, fut-il spectaculaire par son côté de sombre quiproquo, le pitoyable nous prive, ici, d'une saine envie d'en rire. À moins que le rire ne puisse traduire, dans certains cas, une ferme colère ? Cela doit être rare. Néanmoins, on sait bien qu'il y a le rire jaune du sardonique ou de l'hépatique. Ce rire sardonique, néanmoins, parce qu'il fraye étymologiquement avec la folie et la mort, est lui aussi du mauvais côté : enraciné dans la méchanceté. Ou, pour les hépatiques qui sont prisonniers de leur mauvaise humeur, on sait qu'ils se forcent à rire et que c'est la bile qui teinte leur visage de cette couleur jaune pâle. C'est donc un rire d'hypocrite, chargé de masquer sa colère congénitale.

Au fait, de quelle couleur serait le terrible et superbe rire non pas d'un maladif colérique mais d'un honnête homme à la juste colère ? Ni rouge, ni blanc, puisque ces deux couleurs sont déjà prises par les colères néfastes... or, pour notre auteur, une colère néfaste c'est déjà un pléonasme. Pas jaune non plus on vient de dire pourquoi. Rose alors ? Une rose colère... cela confine à la gentillesse, une gentillesse de nunuche ou de social-traitre, presque niaise n'est-ce pas ? Ou pire, trop efféminée, trop composée, déjà transgénérée. Or l'auteur n'est pas gentil avec la colère, on sent qu'il la déteste et la méprise et qu'il préfère plutôt que de la rosir, la décomposer et la massacrer rationnellement.

À cet effet, on remarquera, pour commencer, l'habileté rhétorique que souligne, à outrance, la qualité très spécifique des deux exemples proposés par l'auteur. D'ailleurs, je serais assez curieux de connaître les cas précis dans lesquels il connut, lui-même, de vraies colères. Je ne connais pas pires coléreux, hélas, que ces intellectuels, philosophes de plus ou moins haut vol qui, au sein de la vie quotidienne, tout en théorisant dans des livres ou dans leurs cours, sont de véritables tyrans d'eux-mêmes, et davantage encore de leur entourage, et je sais de quoi je parle....

Notons bien la probabilité respective de chacun des modèles dont nous gratifie l'auteur — que dis-je ? — de ces indiscutables paradigmes. On admettra, en effet, que les chances d'avoir un ami, poursuivi par la police parce qu'il est devenu voleur, est le genre de situation qui arrive à tout le monde, au moins une fois dans sa vie, voire... pour ceux qui ont l'amitié facile, plusieurs fois par an ! C'est pour cela, sans doute, qu'on se met en colère, c'est tellement fréquent que ça finit par énerver ! Par contre, le second cas est d'une rareté non moins mesurée. En effet, que nous dit le *colèrophobe* ? C'est parce que nous sommes conscients d'avoir tort que nous nous mettons en colère. Pas seulement, comme on pourrait le croire, quand, en imbéciles pathétiques, nous nous entêtons dans l'erreur alors que nous avons réellement tort, tout simplement tort, sans le savoir — car l'ignorance pourrait justifier la bêtise de la colère. Non ! pour l'auteur, c'est au contraire quand la conscience de notre tort est définitivement évidente et indiscutable que nous nous mettons en colère. L'homme (ou la femme) en colère conjugue un défaut à un autre : la mauvaise foi et l'inadaptation à la situation que pourrait entraîner la reconnaissance de ses erreurs. Double handicap du coléreux !

On pourrait penser, pour sauver quelque possible subtilité d'une telle approche infantilisante, que le coléreux nous fait un de ses caprices et que l'acmé de sa colère se révèle être inversement proportionnel au tort qui le mine : plus le tort est profond et plus l'aveu s'avère impossible. À l'abysse du tort correspondrait, infranchissable, l'Everest de son impuissance à avouer. Que dis-je ? de sa double impuissance. Non pas l'impuissance à reconnaître son tort, puisque le coléreux s'en est intimement convaincu, nous a-t-on bien précisé — puisque c'est ce qui le mine et le pousse à la mauvaise foi —, mais l'impuissance à reconnaître qu'il puisse, lui-même, être... faillible. Or, cette impuissance s'accompagne insidieusement d'une autre : l'impossibilité de convertir la certitude d'être dans les ténèbres du tort en un chemin susceptible de mener à la lumière de la vérité. Prisonnier de son tort et aveuglé par la conscience qu'il en a, le coléreux est incapable de se grandir en changeant d'idée.

Pour lui pas de révélation salvatrice. La reconnaissance de son tort se mute en marteau, avec lequel il enfonce, férocement, le clou de son être misérable dans le bois du désastre. Donc, plutôt que de se grandir, en reconnaissant que Dieu — ou la Nature, l'Histoire, le Marché ou l'Amour, ou encore autre chose — ait pu concevoir les hommes et les femmes sujets à l'erreur, le coléreux refuse d'être faillible. Alors impuissant à maîtriser, avec calme et sérénité, l'abyssale révélation de sa vulnérabilité, il la retourne logiquement — mais au nom de quelle logique ? — contre lui-même, augmentant ainsi son

propre handicap d'un défaut supplémentaire. En fin de compte, le convaincu, désormais condamné à contenir l'intenable, au lieu de faire sereinement son *mea culpa*, finit par exploser, tel un volcan que rien ne peut éteindre... La colère est alors une émission, en surface, de produits magmatiques issus de la fusion, en profondeur, du manteau supérieur de la vérité : la colère est mauvaise ! Le coléreux en bave de rage. Non pas de sa vérité, qu'il défendrait contre celle des autres comme le font tous les convaincus, mais de la vérité criante de son tort, à ses yeux comme à ceux de tous. Le coléreux est, subséquemment, ce terrien tellurique qui, avant d'exploser hideusement, maintient en lui un magma de confusion dont il est parfaitement conscient mais qu'il refuse de reconnaître. C'est en fin de compte son être propre, tout entier préjudiciable — ô misérable et ardente nature par trop impétueuse et mensongère —, qu'il vomit de sa personne. Par le hasard des événements qui le clouent au pilori de la faute, le coléreux sera toujours le pauvre type, la femme maudite, l'enfant insupportable. L'homme colère reste l'implosif convaincu ; toutes les conversions le condamnent à d'impuissantes et vaniteuses explosions. La femme colère demeure une explosive vaincue dont toutes les perversions se retournent contre elle, l'assujettissent et l'achèvent en intimes et irréversibles implosions. L'enfant colère a pour destin de devenir homme ou femme colérique... du début à la fin de ses colères, l'archétype d'un être méprisable perdure. C'est d'une logique implacable, et d'autant plus imparable que l'auteur a pris soin de limiter le choix de la colère à deux variantes : la rouge et la blanche. La pauvreté de la palette ferait frémir le plus sage des fauves ! Ou rugir de colère !

Of course ! Rouge ou blanche quand la colère explose, nous savons que nous avons tort, mais nous ne voulons pas le reconnaître... pire, nous sommes intimement convaincus d'avoir tort ! Mais le convaincu est un vaincu qui s'ignore. Bref ! lorsque nous sommes vaincus par une totale mauvaise foi, il ne nous reste plus que le préfixe du convaincu à décliner sur le mode bicolore de la colère. Con Rouge ou con Blanc un con reste un con ! Comme si le gâteau, blanchi et poudré par le sucre glace de la mauvaise foi, ne suffisait pas : il fallait y ajouter la rouge cerise de la colère conne. La messe est tenue et la promesse est dite, ou l'inverse !

Moi qui parlais de l'idée naïve et dialectique qu'il y a sans doute de saines colères... cette approche conceptuelle, dans la plus grande tradition philosophique, semble bien clôturer définitivement l'éventualité d'une positivité de la colère : qu'elle soit implosive ou explosive sa positivité n'est pas plausible... et son champ, empli de mauvaises herbes, est miné ! L'homme de culture doit aller chercher ailleurs une terre où jardiner les fleurs de son esprit critique. En définitive, il n'y aurait dans cette tourbe des coléreux et dans cette

bourbe de la colère que des défauts majeurs et des excès néfastes et mortifères ?!?

Mais voilà, en herboriste enjoué et en jardinier amateur, j'aime les terres noires de l'humus, pour les couleurs de la colère, et j'aurais préféré quelques touches de noir et de vert. Je l'avoue volontiers, je me suis déjà mis, dans des colères noires... mais ce n'était ni à cause d'un voleur ni à cause de torts conscients et non avoués. Ce n'était pas non plus par incapacité de reconnaître mes torts. J'ai plutôt une certaine fierté à les reconnaître ; depuis longtemps, j'ai remarqué que l'estime portée par les vrais amis était d'autant plus fertile que nous étions capables de vrais dialogues. Et la condition sine qua non de ceux-ci passe par cette exigence de l'esprit authentiquement critique, à savoir considérer que la confrontation des idées aide à mieux penser ; et l'on pense mieux en se débarrassant des idées que l'on défend à tort.... D'ailleurs, mon esprit critique m'a déjà conduit à reconnaître aussi des colères inutiles et, du coup, permis d'être fier de reconnaître, parfois, mon inutile emportement quand j'ai pu percevoir prévention ou précipitation dans mes réactions.

Dans la majorité des cas ce n'était pas pour cela que j'ai su ou pu avoir des colères, certes sans modération, néanmoins loyales et sincères. Enfant, mes colères irrationnelles, rouges ou blanches, sont nées d'injustices terribles, évidentes, criantes. Presque toutes mes colères ont utilisé d'autres couleurs et surtout le noir. C'est la couleur des idées morbides que provoque la violence injuste des mots et des coups lorsque les adultes, impuissants à argumenter justement, se permettent pour asseoir leurs vérités, d'asséner la violence des coups et des mots à leurs enfants incapables de se défendre.

Nonobstant, le philosophe auteur de l'article n'aime pas le noir. Il ne voit que rouge... ou blanc.

Arrêtons-nous à la couleur rouge. Nous sommes dans une symbolique convenue : le rouge accompagne les gesticulations tragiques, comme celles des satyres à figures rouges, sur un vase du Louvre daté du cinquième siècle avant Jésus-Christ. On y voit des demi-dieux rustiques brisant une tombe avec des marteaux. Le coléreux, couleur de feu et de sang, dressé plus fièrement que Mars ou Seth, ne peut qu'exprimer de la violence.

Et, pour les blanches colères, même « réfléchies » et « contenues », elles sont aussitôt reliées à l'infantilisme. Si la réflexion n'y est pas sereine — parce qu'on y devine l'entêtement stérile —, elle compense le manque de pondération par une trop forte sublimation : elle alimente vivement le calcul vengeur. La rétention du coléreux devient contention et celle-ci, comme par glissement sémantique, se révèle être aussi néfaste qu'une vilaine orthèse pour cerveau déficient puisque, à terme, l'explosion ou la syncope le guettent. Voilà donc la blancheur immaculée de la colère : un

effacement de sens au profit du dérapage des sens. Sur la page blanche de la colère, il n'y a plus qu'une physiologie pathogène et tout un empire et une emprise de signes maladifs.

C'est oublier que le blanc est dans l'atmosphère la somme des couleurs. Son irisation donne parfois les plus beaux arcs-en-ciel. Le blanc est couleur de passage. Or l'on est en droit de passer d'une couleur à une autre comme d'une colère à une autre. En réalité, dans sa blancheur la colère a l'infini choix de sa palette et de son *modus operandi*.

Notre auteur aurait-il oublié l'ambivalence des couleurs... et leurs surprenantes variantes selon les époques et les cultures. Où sont passées le cinabre des Anciens, la pourpre romaine, la garance des peintres et le carmin des baisers ? Et que dire des rouges qui symbolise le bonheur ou la vitalité en chine ? Des rouges d'Inde pour la pureté ? Et le mélange, et la nuance ? « *Car nous voulons la Nuance encor,* » disait le poète, « *Pas la Couleur, rien que la nuance !* ». Et le poète, colérique s'il en fut, conseillait au manieur de mots : « *Fuis du plus loin la Pointe assassine, / L'Esprit cruel et le Rire impur, / Qui font pleurer les yeux de l'Azur, / Et tout cet ail de basse cuisine !* »

Reprenons ! Le rose, par exemple : pour d'aucuns, parce qu'il résulte du mélange du rouge et du blanc, il est l'emblème de la rouge sagesse divine et de la pureté éternelle de l'amour (blanc). Pour d'autres, associé à Vénus, le rose est symbole de la tendresse, de la jeunesse et du bonheur. Cependant faut-il mettre sur le même plan les vêtements des petites filles, et l'étoile rose des homosexuels ? On nous dit dans bon nombre d'études que, chez les femmes, les dessous rosés « placent leur union sous les meilleurs auspices », et portent bonheur. Est-ce dans l'espoir de rester petites filles ? Doit-on poursuivre ? L'infantilisme bêta serait-il plus noble que la juste et rose colère de l'enfant brimé ?

Cependant, ici, pas de colère bleue ! Pourtant elle se définit comme la colère violente. Ce qui permet d'assurer que la colère n'est pas forcément violente puisqu'il faut lui ajouter cet adjectif. Dès lors qu'est-ce qui différencie la colère bleue de la colère rouge ? Sans doute celui qu'une colère bleue habite est-il d'une rage moins dévastatrice et plus froide que celui qui est rouge de colère, qui ne se contient pas et peut devenir destructeur. Des études scientifiques ont montré que les personnes agressives ont des pensées agressives expressément associées à la couleur rouge. Et c'est la couleur du sang ! Or là où existe une menace le risque de blessures est présent. Cependant, habité par le bleu ou le rouge de la colère le coléreux risque de finir vert de rage. Mais l'auteur de l'article n'envisage pas ces couleurs et encore moins le noir.

Le noir serait-il trop mélancolique ? Trop poète ? Trop convenu ? Trop arc-en-ciel ? Ou, plus allégoriquement, le philosophe

trouve-t-il le noir trop anarchique, pour laisser envahir toute ses fresques « conceptivores » de couleurs étrangères à celles de la tradition ? Son entreprise de maîtrise intellectuelle de la colère pose sur ses yeux des lunettes achromatiques ? Pourtant « Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle » sur l'âme du colérique « l'Espoir, / Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique, / Sur son crâne incliné plante un drapeau noir ».

Le noir ne serait-il donc admis que lorsqu'il coule des stylos du penseur avec l'encre de son savoir définitif. Noire, ou bleu nuitée, l'encre des instruits traduit les idéalités de l'âme savante. L'idéaliste oppose toujours sa lumière aux ténèbres des autres. Pour autant, on peut devenir plus ténébreux encore, comme fut le poète, et porter plus haut le « soleil noir de la *Mélancolie* » ? Aurait-on oublié que la mélancolie est une colère toute noire (la *kholé*... a donné colère) qui tire la bile vers le bas. Elle serait donc le plus bas degré à une extrémité de l'échelle de la colère son côté négatif ! Et donc à l'autre extrémité qu'avons-nous ? : Sans doute des échelons qui élèvent l'âme vers la lumière.... Nous n'ignorons pas que les mineurs descendent au fond de la mine pour en remonter le charbon et le transformer en énergie et en lumière. Ils ne rêvent pas de rester au fond de la mine. Certains colériques ont une âme de mineurs de fond. La ténèbre de la colère n'est pas pour eux une fin en soi mais plutôt un mobile et un moyen et, finalement, une bonne raison de monter à l'échelle de justice.

On peut voir les choses encore autrement mais sans le déni de la juste colère. Ainsi, les grecs aimaient la juste mesure, entre deux extrêmes ; et l'on peut bien imaginer une colère dont le défaut serait la blancheur, ou la verdeur, et l'excès la rouge fureur. Au beau milieu, se trouvent les degrés du gris et du noir si chers à la théorie du chaos chromatique de Paul Klee. Le gris, ce point subtil, symbole du chaos central, est un repère cosmogénétique : quand la colère sait le localiser, alors ordre et chaos reprennent sens et se coordonnent. Si au luth constellé peut répondre la lyre d'Orphée... à celle-ci peuvent riposter les danses joyeuses et les pieds légers de Dionysos ; son esprit atrabilaire, tourné vers la joie, guide sans haine pour de belles et riches colères. Apollon et Dionysos réconciliés.

Hélas, le colérique frise l'hystérie, nous dit-on. À ce propos, je n'oublie pas que la nomenclature de la langue n'est jamais innocente. La Genèse le raconte, le verbe se fait chair comme bon lui semble, car c'est Dieu le Père qui crée en nommant les êtres et les choses. On me permettra donc de m'étonner, presque ingénument, de ces trilogies fidèles à certaines idéologies : d'un côté esprit, paternité et sainteté, de l'autre matière, maternité et impureté. En effet, l'usage de certains mots témoigne d'une sorte de mépris traditionnel et sournois de la femme. Elle serait en son essence même et par ses

organes, un être hautement colérique puisque l'hystérie se définit comme une sorte de névrose caractérisée par une tendance aux manifestations émotives spectaculaires, qui peut se traduire par des symptômes d'apparence organique et par des manifestations psychiques pathologiques : délires, angoisses, mythomanie et surtout colères...

Étymologiquement le mot « hystérie » (vient du vocable latin *utérus* qui traduit le mot grec *hystérie*), est à « *l'origine du monde* »... de la colère. On raconte que Lacan ayant acquis le tableau de Courbet *L'origine du monde* le dissimulait derrière un rideau pour ne le montrer qu'aux initiés... Attendu que l'inconscient est structuré comme un langage, les psychanalystes, ces pourvoyeurs patentés de significances, en bons mâles « *fourvoyeurs* » d'étymologies, sont allés chercher et reconnaître là les preuves d'une généalogie sexuée. C'est une étiologie facile, partielle et qui permet en conséquence de développer tout un pan d'analyses autour de l'hystérie de conversion... Les femmes ont des colères faciles mais il n'y a là rien de surprenant puisqu'elles sont réglées par leurs cycles ce qui explique leurs changements d'humeurs et ce côté lunatique. L'hystérie de conversion convertit tout ! Certains préfixes excitent vite les pères de la psychanalyse ! C'est sans doute, céans, le comble de la version com-plaisante des maîtres et des pères : la per-version (ou version des pères) chère aux arpenteurs normatifs et à leurs écoles pyramidales, (elles entretiennent si bien des hiérarchies qui rappellent étrangement les structures familiales)...

Si les glissements de sens (et d'antonymes) sont loin d'être insignifiants, ou le pur produit d'une fortune innocente, je ne résiste pas au plaisir tout particulier de rappeler que, ceux de genre et de valeur, les deux étant presque toujours, en quelque façon, étroitement liés, permettent également de subtiles distinctions. À cette fin, remarquons donc que la colère, d'abord toute féminine, dans son genre grammatical, l'est aussi dans tous les autres cas du genre humain, sauf quand elle a une certaine noblesse. Le grammairien Vaugelas ne déclarait-il pas, en son temps, que « *la forme masculine a prépondérance sur le féminin, parce que plus noble* ». Raisons pour laquelle, depuis lors, il convient de dire « *les légumes et les fleurs sont frais* » même si les fleurs sont plus nombreuses et plus belles que bien des légumes. Même type de raison qui fit d'Elena Lucrecia Cornaro Piscopia, le 26 juin 1678, la première femme à devenir docteur... en philosophie ! En effet, l'Église romaine catholique n'autorisait pas une femme à soutenir une thèse en théologie... l'impureté toute charnelle du féminin ne peut accéder à la pureté toute spirituelle des sujets divins. Sa colère têtue eut au moins l'avantage de la rendre philosophe.

Pas vraiment de surprise non plus si, dans le Littré, pour décliner la colère, toute la panoplie des mots qui suivent est au féminin : *chole, chaude chole, bile* et même, plus littéraire, *l'ire* qui



donnera, pour ceux et celles qui sont prompts à la colère, l'adjectif irascible. Dans le Robert, la valse des analogies, sur la portée des colères, obéit aussi à la clef totalisante du féminin : l'exaspération, la fureur, la furie, l'irritation, la rage, la rogne. Seul le courroux et l'emportement sont au masculin. La mesure y est différente car le courroux, et il paraît difficile d'y voir là l'effet d'un pur hasard, ne se dit que de la colère des personnes de haut rang, de grande condition, ou des êtres célestes... et peu de femmes, depuis Sapho ou Hypatie, sont à l'étage de la grandeur humaine, c'est bien connu. D'ailleurs, s'il finit bien comme dictée, ou comme fumée ou comme marée, potée, rosée, nausée, tétée, bouffée, purée, soirée, beurrée, année, diarrhée, pipée, trouée, gonorrhée, fusée, ondée, simagrée, cuvée, cheminée, armée, apnée, araignée, dulcinée ou curée, etc.,... le mot d'empyrée, lui, est masculin et le feu qu'il recèle reste du côté des hommes, sauf quand ces dames l'ont au cul, mais c'est une autre histoire... une histoire d'hystériques sans aucun doute qui fait rire grassement les porteurs de virilité. On a donc bien pris soin d'effacer, ou de supprimer, les femmes d'esprit et, pour les ineffaçables, de les poser comme des exceptions qui confirment la règle (et les règles).

Quant à l'emportement, ce vif accès de colère, s'il est également masculin, c'est, sans aucun doute, parce qu'il est une manifestation extérieure de la colère et non une hystérie, puisque celle-ci renvoie aux nébuleuses charnelles de la caverne intérieure, cet abysse de perdition matériologique, ce noir continent carné, ainsi nommé par l'*incontinent* père de la psychanalyse. Les trépignements de petite fille d'un côté, l'hyper activité des emportements du garçon de l'autre. L'hystérie des mères et l'emportement violent des pères. La colère des hommes les conduit à la violence et à cette forme d'extériorisation ithyphallique qui donne le viol ; l'hystérie des femmes engendre l'intériorisation utérine des règles, des interdits et de la violence souterraine. La peur de l'hystérie conduit aux excitations masculines toutes particulières qui se transforment en haine du corps féminin et de leur extériorité sexuée. Il faut réduire les femmes à l'utérus, ce pourquoi les hommes de traditions androphiles et misogynes condamnent les femmes à l'excision du clitoris, et parfois de la vulve, pour mieux les confiner dans le rôle qui leur est imparti. Car les hommes de la tradition sont irascibles, et les religions cultivent, soit pratiquement, soit symboliquement, cette mainmise sur le corps des femmes. Chez ces hommes, si proches de nous, le talent pour s'enrager, ou le penchant à la furie, sont hors pair : du coup nos hystériques en puissance ont le choix entre « un type de personnalité pathologique (théâtralisme, besoin de séduire, par exemple) » ou, les veinardes, elles peuvent aussi, comme Anna O., accéder à la « conversion des troubles psychiques en symptômes physiques (fausse paralysie, malaises, par exemple) ». Je cite le Larousse. Du coup, l'hystérie de conversion est à la femme ce que la

laine est au mouton. Quant au fanatisme... il n'est jamais que la juste colère des hommes pour contenir l'hystérie envahissante d'une féminisation outrancière des mœurs... sans aucun doute !

Poussée jusqu'au délire, la vive excitation hystérique, peut donner, dans l'extériorité perversie, l'hystérie collective et guerrière. Ce n'est plus dès lors, le point de vue de la qualité avérée de grégarité, mais une question de quantité... de haine irrationnelle (et de laine à tondre !).

Plus subtile est cette autre perversion de l'hystérique plaisir que provoque l'orgasme physique. Or celui-ci est autorisé, et même visé par le mâle fornicateur, si l'avènement dudit orgasme résulte de l'intromission du divin pénis dans l'antichambre de l'utérus. Là encore, l'extérieur révèle l'intérieur jusqu'en son tréfonds et l'utérus reste le lieu dépositaire du passage du mâle : il demeure ainsi, par-delà tous les dérapages plus ou moins érotiques, destiné à accueillir l'œuf fécondé pendant son évolution et à l'expulser au terme de la gestation.

Ce rappel des aléas du déchaînement langagier pourrait bien, légitimement, en faire bisquer plus d'une. En aucun cas l'homme en colère, on l'aura compris, ne peut ressembler, du point de vue du vocabulaire, à une femme en colère, sauf dans l'hystérie, c'est-à-dire dans le plus bas degré de la colère. Or, s'il n'y a aucun rapport entre la colère et le sexe des anges, les anges n'ayant d'ailleurs ni l'une ni l'autre, je considère que la colère n'a pas de sexe, et encore moins de sexe dit beau, faible ou fort. Toutes ces catégories sont le résultat des déchaînements atrabilaires et hargneux de la médiocrité masculine et de ses conséquences idéologiques sur la langue : de purs produits doctrinaux ou théologiques pour garantir, culturellement, et maintenir, politiquement, la suprématie au pouvoir des haines phallogocentriques et de ses colériques malveillances. Revenons cependant à notre colère et disons, simplement que, quand nous parlerons de la colère des hommes, nous entendrons dorénavant, ici et maintenant, celle des êtres humains. La notion d'homme, quand nous le disons au sens des êtres humains, est pour nous riche d'une majorité de femmes et d'enfants aux justes colères... même si les hommes les méprisent les écrasent ou les enferment dans des colères de persécuteurs.

La colère est donc, psychiatriquement parlant, cette névrose caractérisée par l'exagération de l'expressivité ou de la somatisation. Le verdict est sans appel ! Et on taille à cet effet, au colérique, qui rime maintenant avec hystérique, un costume sur mesure : il a le « *type de caractère dont les composantes fondamentales sont l'émotivité, la tendance à agir et l'absence de retentissement profond, dans la personnalité, des événements qui arrivent : caractère primaire (exemple, Danton).* »

Il me vient à l'esprit, parfois d'étonnantes questions : mieux

vaut-il être un caractère primaire ou un philosophe de mauvaise foi ? Mieux vaut-il être victime de la tendance à agir trop émotive, ou de la tendance à penser trop ratiocinante ? Au fait, je ne résiste pas à l'envie, toute socratique, de poser une autre question fort naïve : qu'est-ce donc que « *l'absence de retentissement profond, dans la personnalité, des événements qui arrivent* » ? Car, pour en mesurer l'absence, encore faut-il d'abord en reconnaître la présence, et l'avoir déjà vécue ou rêvée, pour la penser vraiment. Et si le sophisme commençait là ? Si la colère était condamnée à la superficialité parce que le retentissement des événements qui arrivent sont, pour notre penseur, le privilège des seules âmes profondes : c'est-à-dire des champions de l'impassibilité, des apathiques professionnels et des intellectuels de l'empyrée. Il s'agit bien du petit nombre d'intellectuels qui glosent sur le monde. Herméneutes convaincus ils s'attribuent l'exclusivité de l'interprétation juste. Par malheur ces exégètes patentés regardent le monde avec tout le mépris de leurs lunettes savantes — doublé d'un plus grand mépris encore pour ceux qui ne chaussent pas les mêmes lunettes qu'eux —, et ils classent les événements au fur et à mesure, indubitablement, selon les critères indiscutables de leur nomenclature. Du haut de leur intellect dominant et dominateur, la vaine agitation de leurs semblables leur paraît futile et inutile puisque, depuis Hegel, ils regardent le monde, comme les crabes regardent la terre quand ils retournent à la mer. Leur esprit trace des cercles de tris, plus ou moins grands, selon la diversité et l'importance des événements et des sciences qui en traitent ; et ils commentent et ordonnent, en reculant, le dogme de leur démarche : « la philosophie commence par la ruine d'un monde réel ». Alors, plus savants que l'oiseau de Minerve et fiers comme les Ibis sacrés des heureux temps de Thot, ils prennent des airs de sages désabusés, sans se soucier de savoir s'ils participent, ou non, à cette ruine généralisée. Spécialistes des œuvres morales, ils condamnent le coléreux et affirment : « peu nous chaut, voyez-vous la colère de ceux qui regardent en avant, car ils ne sont que les jouets du destin ou de leur physiologie ; de toute façon, ils ne peuvent s'agiter qu'inutilement comme des malades ». Il y a là, aussi sournoise qu'efficace, toute une vieille axiologie intellectualiste et normative. Hélas ! elle a un certain relent de sagesse menteuse, d'herméneutique totalitaire, à l'instar de cette philosophie métaphysique, qui a toujours privilégié, au profit d'âmes éthérées et ataraxiques, le refus de la chair vive, tout en bénissant le viol.

Entre le retentissement et le ressentiment ce n'est plus, pour la proximité des lettres qui composent ces deux mots si proches, qu'une question d'ordre et de consonances, de choix et de convenances. Pauvre Danton ! On le désigne comme le type extrême du colérique. Il en aurait eu, si cela avait existé en son temps, l'appellation contrôlée. On a un peu vite oublié qu'il fut jugé trop modéré et que, quoique membre du *Comité de salut public*, il fut éliminé par les enragés

dudit comité en 1793. Il fut pourtant l'un des premiers à réclamer la fin du régime de la Terreur pour entraver les colères néfastes du premier terrorisme. Le colérique n'est pas celui qui fait le plus de bruit ou gesticule le plus. Trop souvent, à l'image de Robespierre et de ses affidés, le pire des colériques est celui qui n'exprime pas sa colère et reste dans le calcul et l'intellection haineuse des produits empoisonnants de sa propre colère ruminante. Les apparences peuvent être trompeuses. Un idéaliste aurait dû s'en souvenir.

À ce propos, quel irénique tempérament serait à même de donner du sens à l'événement pour qu'il ne provoque jamais la colère ? Et en quoi l'émotivité et la tendance à agir seraient-elles des défauts supérieurs à l'insensibilité et au culte de l'inaction ? Ceux qui agissent injustement agissent vite et avec force. La justice est le cadet de leur souci et sans la force la justice n'est rien... qu'une utopie. Pascal nous a donné cet enseignement : « ne pouvant faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui est fort fût juste. »

Nietzsche parlait du péché logique qui se cache dans la colère et la punition, et il ironisait sur celle-ci comme passion proprement virile. Au fond, la colère ne vaut que si nous la séparons des jugements moraux à l'aune desquels nous sanctifions, d'un côté, et profanons, puis excommunions, de l'autre, avant de vouer aux gémonies... ou d'envoyer, sur les braises du bûcher inquisitorial, le coléreux et sa colère ?

Le coléreux peut prouver que son âme est saine quand il sait convertir sa colère en *virtù* c'est-à-dire en cette énergie particulière, dont parlait Machiavel et qui fait les « grands hommes ». Et cette force enviable des grands esprits vient du fait qu'ils ont su contenir et maîtriser cette colère dont ils ont besoin, pour la muter ou l'endiguer, et pour attendre le moment opportun où, triomphant du mal ou de l'injustice qui a su la faire naître, elle saura libérer sa puissance active et créatrice. Si l'orphisme enseignait comme nécessité, pour l'âme, de se délivrer de la prison du corps, par l'ascèse et l'initiation, la philosophie n'est pas tenue à l'orphisme, que je sache. Et l'on n'est pas, non plus, tenu d'être machiavélique pour s'adonner à la *virtù*, à son échelle... et selon sa fortune.

Et comment peut-on se vanter avec autant d'impudence d'une telle pétition de principe : « *la colère est donc en fait une conduite d'échec* » ? De qui se gausse-t-on ? Car le déni de la colère, sa dévalorisation, ne sont-ils pas le propre d'une conduite dont l'échec à penser finement est lui-même né de cette impuissance à se révolter ?! La moulinette à conceptualiser ne doit pas être une machine à aseptiser. Stériliser la colère est aussi ridicule que la volonté des grands ratiocineurs, et autres ayatollahs de l'esprit de géométrie, d'inhiber l'imagination et la créativité, sous toutes ses formes, au nom d'une raison privée d'originalité et de finesse. Ce sont d'énormes colères qui ont fait écrire des symphonies, des poèmes, des pièces de théâtre. Suivez

Beethoven, Rimbaud, Verlaine, Camille Claudel, Bernanos, René Char ou Julien Gracq et bien d'autres à la trace, et vous y trouverez l'empreinte indélébile de magnifiques colères de toutes les couleurs.

Ce sont d'énormes colères qui ont conduit à peindre, à sculpter, à dessiner... et à penser. La colère stigmatise l'esprit tant qu'elle est saine ; et, pour qu'elle soit saine, il faut qu'elle ait un espace de jeu et qu'elle soit née d'une indignation légitime, d'un authentique sentiment d'injustice. Il faut donc s'y habituer, s'éduquer à ses mécanismes, c'est-à-dire apprendre à l'appivoiser, au lieu de l'éradiquer sous prétexte qu'elle peut être dangereuse. Tout est dangereux, en effet, pour celui qui vit dans la frayeur de l'usage. Si la vertu est fille de l'habitude, le vice aussi. Rien de pire que ces « paisibles créatures » qui « n'osent faire le moindre pas hors du parc où elles sont enfermées ». Le danger de la colère n'est grand que si elle est interdite mais « après quelques chutes » nous finirions bien par apprendre à marcher et à penser avec nos colères. *Sapere aude !*<sup>1</sup>

Osez donc nous mettre en colère ! Nous saurions, si nous y étions éduqués, nous y mettre avec intelligence et prévoyance, sagement. Au lieu de lui tourner le dos et d'en faire une passion funeste. C'est-à-dire en « situation ». Avec l'intention irascible de nous accoutumer à l'« idée » d'avoir raison et de nous adapter aux avantages d'une colère vivante et généreuse qui féconde l'esprit de révolte. C'est ce savoir-là qui nous manque le plus, car s'indigner ne suffit plus. Les indignés finissent trop souvent par être indignes de... et se résignent à l'indignation. L'indigné risque de devenir celui que les choses choquent mais qui ne se sent pas capable d'agir en révolté : voilà bien une bonne raison, une raison généalogique de se mettre en colère. C'est la colère éduquée qui donne à l'indignation sa force ; car la « *dignitas* » sans énergie c'est un titre sans vie. Et si c'est l'entraînement qui donne au boxeur et au combattant les réflexes techniques de défense et d'attaque, c'est seulement en éduquant ses colères, en les « cultivant », que l'on peut enfin s'indigner dignement et efficacement. L'indignation sans l'énergie de la colère est comme un cœur sans sang : une résignation qui se donne bonne conscience, un ressentiment de plus ! S'indigner ne suffit pas ! Trop d'indignés ne sont en réalité que des résignés. Si la colère puise sa source dans l'indignation, celle-ci ne se bonifie que dans la colère active, militante, constructive. L'indignation n'est qu'un prélude à la colère active. La colère doit être toujours d'abord un étonnement réactif puis actif. L'indignation s'enlise trop souvent dans la condamnation formelle : un jugement passif qui, certes prend conscience de ce qui n'est pas — ou n'est plus — légitime, mais ne change rien. Or, si l'indigné ne s'enrichit pas de la colère, il reste la plupart du temps prisonnier d'une sorte de fausse bonne conscience : il a vu l'injustice, peut la

---

<sup>1</sup> Cf. Réponse à la question « qu'est-ce que les Lumières ? » de Kant.

nommer... mais ne la combat pas. L'indigné, devient dès lors cette sorte d'impénitent qui se satisfait d'avoir vu le mal. La colère seule, si on y est éduqué, ne joue ni avec les remords ni avec la contrition ; car, restée délibérément active pour bâtir, rationnelle et militante, elle ne s'éteindra qu'une fois l'injustice détruite. Seule la juste colère enfante de véritables révoltés et de vraies révolutions.

Pourquoi l'état violent et passager qui résulte du sentiment d'avoir été agressé ou offensé, (ou de ne pas supporter que d'autres le soient) bafoué ou floué, volé ou trahit serait-il idiot, non raisonnable ? Trop souvent, en effet, nous sommes réellement agressés et offensés, salis et dépouillés. Quand l'injustice est devenue criante d'évidence, le sentiment de l'offense peut bondir en nous de l'intuition à la certitude. Peuvent alors naître l'indignation, et grossir la colère, la juste et saine colère. C'est elle qui conduisit tous les rebelles à bousculer les pires injustices y compris celles qui étaient protégées par les habitudes axiologiques de l'éducation aux valeurs : toutes ces injonctions morales et toutes ces normes que les exploiters savent enseigner à ceux qu'ils exploitent et qui constituent l'obstacle majeur à surmonter. Seule la juste colère parvient à briser les digues des habitudes doctrinales imposées par les abus d'une certaine raison raisonneuse. On ne peut être touché par le spectacle de l'injustice que si l'on est apte à cette émotion qui vous touche au plus profond de l'âme. Dès lors, ce qui n'était que colère se métamorphose en révolte, en rébellion, en énergie d'action, en volonté vers la puissance et grandit la vie. En allant arracher, sur les sols réservés aux intellectuels de service et aux idéologues patentés, les mauvaises herbes de la pensée — toujours si coercitives —, des plus convenues aux plus hypocrites, les êtres humains en colère contraignent au repli les empêcheurs de vie. Ils ont enfin le courage de l'insurrection et ils savent s'en donner la force et les moyens.

N'oubliez jamais cela : ceux et celles qui ne savent plus se mettre en colère font le terreau de la haine et de la servitude volontaire. Voyez comme tous deviennent vite les valets de cette couleur sombre qui a sali particulièrement tout le XX<sup>e</sup> siècle : couleur sombre d'abord, elle résulte du mélange, par synthèse soustractive, des trois couleurs primaires, avec prédominance du jaune et du rouge (les couleurs du pouvoir)... et finit en peste brune. Mais brune ou blonde, la peste est perpétuellement prête à renaître, ici ou là, toujours sous une forme apparemment anodine ou convenue. Heureusement que des femmes et des hommes en colère, aptes à en cultiver l'authenticité et la nécessité, ont su identifier puis combattre et éradiquer le mal ; or celui-ci est presque toujours né de l'irascibilité pathogène et morbide d'hommes (plus que des femmes) qui ne peuvent exprimer leur colère que par la haine.

C'est de l'esprit fécond de ceux et celles qui ont cultivé intelligemment leurs colères que sont nées les fleurs de la pensée

critique et innovante. La colère est toujours venue d'un refus définitif de la logique d'échec, des haines cruelles qu'elle enfante, et de cette compulsion de répétition, savamment culturelle, qui veut la stériliser pour mieux l'éradiquer. La philosophie n'échappe pas, hélas, à cette soumission de la pensée aux tropes normatifs de son histoire.

« Pour ma part, et tout en me garant des coups, j'ai toujours jugé qu'une grande colère annonçait un cœur généreux, et seulement difficile à lui-même ; en quoi je ne me suis guère trompé. »<sup>2</sup> affirmait Alain, un homme modéré pourtant. Si l'on doit concevoir comme je l'ai lu quelque part que l'indignation peut être « élévation de l'âme », et si son ardeur éveille à l'éthique, je pense que seuls les démons cultivés de la colère inaugurent actions et libertés politiques. Pas de citoyens sans cette dignité-là : il est indécent de ne pas savoir se mettre en colère, et indigne de ne pas extraire de toutes les mines de justes colères les bijoux de la vie juste. Sans eux toute indignation se mute en résignation et en métaphysique de l'impuissance. Pire en ressentiment ! Or comme le rappelle fort bien Patrick Sultan dans son article *Les visages de Némésis*<sup>3</sup> « il est possible d'amorcer une critique des simulacres d'indignation qui s'expriment à travers le ressentiment des idéologues de la rébellion et de certaines formes de l'art moderne (les plus voyantes ?) qui dévaluent la dignité du monde en dégradant le travail de l'œuvre. » Et oui la colère peut bouillonner et exploser ! Mais elle n'est pas condamnée à cette seule forme surtout si au lieu de la condamner on lui rend ses lettres de noblesse. Ni plus ni moins que l'indignation, elle sait s'ouvrir au désir de justice et à la réflexion que cela entraîne et chercher du renfort dans l'argumentation de vérités évidentes et rationnelles. La colère ne rend idiots que ceux qui ne savent pas l'exploiter ou n'ont pas appris à la maîtriser. Comme pour les sportifs de haut niveau il y a une adrénaline positive de la colère. Le sage le sait car sa révolte est une mutation volontaire de sa colère originelle. Le sang de la colère fait battre le cœur de la révolte et donne à l'indignation un cap de justice et une ardeur à nulle autre comparable. « Cette ardeur éveille à l'éthique ; le démon de l'indignation est une ouverture au Bien comme l'étonnement est le premier moment du savoir ontologique. »<sup>4</sup>

Néanmoins le Bien redevient trop souvent aura de mystère : il alimente ainsi le sfumato spéculatif et cultuel des ressentiments et cache les épines de la mauvaise foi.

Pour conclure, je souhaite à tous, pour notre avenir, de grands et véritables êtres humains capables de belles colères reconsidérées

---

<sup>2</sup> Alain, Othello in *Propos*, février 1924.

<sup>3</sup> Patrick Sultan : *Les visages de Némésis*, Compte rendu du livre de Jean-François Mattéi De l'indignation. Éditions de la Table Ronde, Collection Contretemps, 2005, 287 pages. ISBN 2-7103-2687-6

<sup>4</sup> Idem.

et réévaluées par l'esprit critique. Et j'espère que nos enfants puissent y être bien éduqués et qu'on cesse de mépriser si facilement cette émotion par des arguments de ratiocineurs dont le mépris systématique consiste à dévaloriser tout ce qui est jugé de caractère épidermique et non rationnel et qui provoquerait une faiblesse du raisonnement. Or, certains raisonnements sont partis de grandes émotions primordiales : n'oubliez jamais qu'il en est ainsi du rationalisme cartésien !!! né de l'émotion provoquée par trois songes<sup>5</sup>...

« *Si c'était la coutume d'envoyer les petites filles à l'école et de leur enseigner méthodiquement les sciences comme on le fait pour les garçons, elles apprendraient et comprendraient les difficultés de tous les arts et de toutes les sciences aussi bien qu'eux* »<sup>6</sup>. C'est à la saine colère de Christine de Pisan, ici réfléchie avec tant de vraie modernité, que je renvoie tous ceux qui doutent des bienfaits de la colère qui, seule, vous délivre du dégoût de vous-même. Car l'incapacité à se mettre en colère conduit à la mauvaise bile, cette colère que l'on retourne contre soi et qui convertit au déni de soi : « *hélas ! mon Dieu ! pourquoi ne pas m'avoir fait naître mâle ?* », disait d'abord Christine de Pisan avant d'être « *retirée de son ignorance* » par les trois femmes qui l'ont conduite à œuvrer pour la *Cité des Dames*. Ces trois dames - Raison, Droiture et Justice – je les incite, et les invite, à construire, pour tous, la cité des Justes Colères. Au lieu d'être une fuite devant les responsabilités les colères légitimes nous donnent la force d'une indignation durable. Et nous assumons d'être responsables de l'éradication de l'injustice qui a déclenchée notre légitime colère ! Car colère éduquée se transmute mieux que pierre philosophale. Elle transforme le préjugé dogmatique en jugement réfléchi, guérit la maladie des idéologues, et vivifie l'esprit. Loin d'être un péché capital, bien éduquée la colère devient une qualité redoutable et une arme nécessaire. Et c'est sans doute cela qui, sur le fond, dérange les adeptes de l'hépatologie chrétienne.

Au lieu de condamner systématiquement les personnes aptes à se mettre en colère, j'en viens même à me demander s'il ne faudrait pas d'abord soigner tous les angrophobes ? Dans le cadre du traitement des phobies, l'angrophobie (peur de se mettre en colère) est prise en charge et soignée par des psychologues cliniciens spécialistes en thérapies comportementales et cognitives. Force est de constater que cette détestation dont est victime la colère relève, chez bon nombre de penseurs, d'une réelle phobie ou d'un dogme phobique tenace.

Pour l'angrophobe, on le voit bien, la colère c'est le premier pas vers la folie. C'est depuis toujours ce qu'on l'a habitué à croire. Il a peur de perdre le contrôle de lui-même ou que les autres perdent ce

---

<sup>5</sup> Les songes de Descartes, Adrien Baillet, la Vie de M. Descartes, biographie, 1691. Table des trois songes dans le chapitre de Baillet. <http://singulier.info/rrr/2-rdes1.html>

<sup>6</sup> Christine de Pisan, Le livre de la cité des dames.



contrôle s'ils se mettent en colère. Du coup, victime de son angrophobie, l'angrophobe est obsédé par la crainte de ses émotions, s'interdit d'en tirer profit et d'en exprimer toute la palette. Conséquemment, asservi par l'hyper contrôle qu'il exerce sur lui, il les étouffe, les condamne, et ne s'autorise jamais pleinement, ni positivement, au lâcher-prise émotionnel. Ne pouvant ainsi exprimer ses oppositions ou ses critiques de façon efficace (puisque la plupart naissent d'abord de nos émotions avant d'être raisonnées), il est dépourvu de jugement et finit par ne plus être respecté ni des autres ni de lui-même. Conscient de son impuissance, il éprouve de la honte, de la culpabilité et en souffre. Pour le guérir, le thérapeute réoriente l'angrophobe vers ses émotions. Il lui apprend d'abord à les découvrir objectivement sans les méjuger. Puis, il le guide pour les éduquer et parvenir, par l'apprentissage d'une maîtrise patiente, à en tirer tout ce qu'elles ont d'évidemment positif.

En effet, qu'est donc devenue une raison amputée de la chair qui la nourrit ? Que dit un esprit qui s'inflige l'anesthésie émotionnelle ? Pascal nous avait prévenus du danger ; car à l'opposé de la raison, le cœur est une intuition ou un sentiment qui seul, sans démonstration, permet de croire en la vérité de certaines choses. Sans émotions et sans désir, la raison est diminuée de ses prérogatives. Certaines choses ne peuvent être expliquées par la raison. Et si la raison ne reconnaît pas son impuissance à tout légiférer elle n'est plus raisonnable. De ce fait, à quoi mène le culte de l'indifférence émotionnelle ? Si le raisonnement se prive de l'émotion c'est comme s'il renonçait à tout ce qui est à l'origine de son réel pouvoir critique. Alors on parodie ou travestit la colère et on l'enferme dans l'inféconde « immédiateté foudroyante ». Mais qui peut donc prétendre raisonner toujours de sang-froid (ce sang-froid qui n'est peut-être lui-même qu'une froide colère à l'égard des émotions toujours envahissantes) ; et est-ce si enviable ? Le choix rationnel de discriminer l'émotion et de la caricaturer sans limite, puis de la condamner, me semble tout aussi préjudiciable que celui de se laisser emporter par les excès de nos émotions et de nos colères. Il est tout aussi louable de savoir raison et colère garder que de ne privilégier que l'une ou l'autre. Une belle et volontaire dialectique permet de les enrichir et autorise le dépassement des travers de l'une et de l'autre. Mais priver la raison de colère est aussi dangereux que de laisser la colère gouverner la raison. Or, tout le XX<sup>e</sup> siècle témoigne de ces colères funestes qui répandent — avec l'aide d'une raison asservie à l'extrême — la peste brune.

Sans tomber dans le culte de la thymotique<sup>7</sup> on pourrait rappeler que l'Iliade commence ainsi : « Chante-nous, Déesse, la colère d'Achille... ». Certes ! Toutefois, le mot utilisé dans l'Iliade est

---

<sup>7</sup> Thymotique, du grec *thymos*, est habituellement traduit par « humeur » mais désigne surtout, dans la poitrine des héros et des êtres animés, l'organe qui fait naître de grands élans et l'excitation spécifique du « Soi fier ».

« *mênis* » (μηνις) et « le Bailly »<sup>8</sup> nous dit qu'il désigne plus spécifiquement la colère divine, la colère durable et le ressentiment. Cette occurrence est presque exclusivement employée pour qualifier une colère divine, funeste, dangereuse et Achille demeure bien le seul mortel à qui s'applique ce terme dans tout le corpus homérique. Alors oui ! il y a des colères détestables et c'est bien le talon d'Achille de la colère...

Chantons plutôt les justes colères, celles des hommes de bon sens qui échappent au ressentiment, éduquent et cultivent leurs colères autant que les autres émotions et ne se prennent pas pour des demi-dieux.

P.S. Je regarde la gravure d'un peintre dont on me dit qu'il fut actif à Ulm... de 1476 à 1496... Il faut croire qu'il y laissa une trace susceptible d'imprégner ceux qui passent par la rue du même nom, pour y briller de normalité supérieure...

Le peintre s'appelle Konrad Dinckmut et sa toile est intitulée *Les sept Péchés capitaux et leurs châtements*. Cette gravure, dans son *Jardin des âmes*, représente l'orgueil (*superbia*), l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise ou concupiscence, la colère, et la paresse.

Pourrait-on donc être philosophe et succomber, sans le moindre doute, au flamboiement décoratif des feux de l'enfer ? Serait-ce une habitude que de philosopher sous l'égide de la faute ? Mais la faute existerait-elle encore, privée du lien qui la fonde à la sainte colère ? N'y aurait-il que Dieu pour être autorisé à ladite sainte et juste colère ?

Comme quoi, philosopher n'empêche pas de s'agréger aux idéologies surtout quand elles baignent, depuis les siècles des siècles, dans le jus biblique. On fait semblant d'oublier la source des Écritures, l'ordre de ses péchés capitaux, et le sempiternel pain quotidien qu'elles nous servent. D'y consentir mieux que moules de raison, nos philosophes, faussement innocents, n'en adhèrent que davantage au rocher des pieuses croyances. Devenus incapables de s'étonner pour tout ce qui s'écarte de l'exégèse classique et de sa mystique, les amis de la sagesse négligent l'objectivité requise et laissent accroître leur mauvaise foi. Pour cette malhonnêteté, à tous ces anodontes, pétoncles, mulettes et autres bivalves d'élevage, je conseille l'incision du byssus. Allez donc goûter aux rochers battus par d'autres eaux, bien vives ! J'opte aussi pour un bon vin qui s'accorde aux marinières et le retour des dionysies... et des saines

---

<sup>8</sup> Dictionnaire grec ancien-français de référence.

colères !

Gérard FRONTY